

ce soit, ni Dieu, ni idole, ni génie, ni destin, ni puissance surnaturelle quelconque. Ils se demanderaient si ces gens-là croient que le monde marche tout seul, ou s'ils ont trouvé le secret de diriger sa vie, de faire mouvoir les astres, les vents, les tempêtes, sans que nulle puissance supérieure ait besoin de s'en mêler. Eux qui appelaient les chrétiens athées parce que les chrétiens n'avaient pas d'idoles, comment appelleraient-ils des hommes qui vont de la naissance à la mort sans avoir une seule fois prié, vénéré, adoré, supplié, expié ? Aujourd'hui, sans doute, grâce à la faiblesse des uns, à la courtoisie des autres, grâce surtout aux notions morales que le christianisme a répandues au profit même de ceux qui ne sont pas chrétiens, les rapports mutuels sont plus faciles et les procédés extérieurs moins violents qu'ils n'étaient alors. Il n'en est pas moins vrai que la séparation dogmatique est plus absolue que jamais entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Moins corrompu que le paganisme, à cause de ce qui lui reste de vie chrétienne, notre siècle n'a pas le droit cependant de médire du paganisme. Il est moins croyant ; car le paganisme croyait à quelque chose. Il est moins religieux, car le paganisme priait ses dieux et même priait Dieu. Il a moins de sens et de logique : car le paganisme cherchait à ce qui existe un principe et une cause ; tandis que notre siècle, tout en contemplant ce monde, s'interdit d'en rechercher le principe de peur qu'en face de ce principe, son orgueil ne soit contraint de s'humilier et d'adorer.

## CHAPITRE V

### LES ESPÉRANCES

Mais quel était l'avenir ? Quelles étaient les espérances surnaturelles de cette vie chrétienne ? Quels étaient ses encouragements au martyre ?

L'Église sans doute avait des honneurs réservés à ceux qui souffraient pour sa cause. A peine étaient-ils dans les fers que toute la chrétienté s'empressait autour d'eux ; des diacres étaient désignés pour aller porter le rafraîchissement à leurs corps, la consolation à leurs âmes ; des femmes riches, nobles, délicates, à prix d'or et au risque de leur vie, pénétraient dans la prison pour aller panser leurs plaies et baiser leurs chaînes ; des députations des Églises éloignées venaient les féliciter de leurs souffrances<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Lucien peint ironiquement, mais avec vérité, cet empressement des chrétiens : « Dès que Pérégrin fut mis en prison, ce fut pour lui une grande source de gloire... Il n'était rien que les chrétiens n'essayassent pour le faire évader. Ne pouvant y réussir, ils ne négligeaient aucun des services qu'ils pouvaient lui rendre. Dès le matin, on voyait aux portes de la prison des

Laiques et captifs, ils exerçaient du fond de leur cachot une sorte de juridiction dans l'Église. La puissante intercession des confesseurs, un message écrit dans les prisons, amenait le pardon d'un pécheur, la fin des épreuves d'un pénitent, la solution d'un doute, l'apaisement d'une querelle. Et quand le martyr avait consommé son sacrifice; sous le feu même de la persécution, ses reliques étaient recueillies, enveloppées dans la soie et l'or, placées sous un autel: le jour de sa mort et le lieu consacré par sa mémoire étaient indiqués dans le calendrier déjà bien rempli de l'Église, pour être l'objet d'une perpétuelle vénération. On ne priait point pour lui comme pour les autres morts, mais on le priait; sur ce tombeau béni, on ne pleurait, ni ne s'inquiétait; on rendait grâce<sup>1</sup>.

Mais ces honneurs eussent été dérisoires, ces souffrances sans but, ce courage insensé, cette vertu impossible, sans l'espérance de la vie future. Il faut montrer ici comment ce sentiment, énergique et confiant à un degré que nous ne comprenons pas assez, éclairait et aimait toute l'existence du chrétien.

veuves âgées et des enfants orphelins. Quelques-uns même, en corrompant les gardiens, obtenaient de passer la nuit dans la prison. On apportait au captif des aliments de toute espèce. On l'entretenait de leurs paroles sacrées. Cet excellent Pérégrin était appelé parmi eux le nouveau Socrate. Bien des villes de l'Asie lui envoyaient des députés aux frais de la communauté chrétienne, pour l'assister, l'entretenir, le consoler. Il est incroyable comme dès la première nouvelle ils se portent à cet office avec zèle et avec promptitude. On envoyait à Pérégrin beaucoup d'argent et, sous le prétexte de sa captivité, il s'enrichit fort. » In *Peregrin*, p. 996, et ce qui suit que j'ai cité ailleurs.

<sup>1</sup> Selon le savant Gregorovius, « il n'est pas douteux qu'en ce temps on ne commençât à honorer les martyrs. C'est un sentiment naturel de piété qui portait à recueillir les os des héros de la foi, à conserver le souvenir du jour de leur mort, à prononcer ce jour-là des discours en leur mémoire, à échauffer le zèle des croyants par ces glorieux souvenirs. Ce n'est pas cependant là le culte des reliques, » ajoutait ce savant protestant. Cela y ressemble au moins beaucoup. Voy. *Geschichte des Hadrian.*, ch. viii, p. 275.

D'abord son immortalité avait pour lui un caractère positif qu'elle n'avait pour nul autre. Ce n'était pas une thèse de savant, un rêve de philosophe, une contemplation de quelques heures: « il savait à qui il avait cru et il était certain<sup>1</sup>. » Ce n'était pas le rêve d'une félicité abstraite et métaphysique, grâce à laquelle le moi se perdrait dans l'infini et l'homme individuel serait absorbé par l'âme universelle. Son immortalité future était si bien individuelle que c'était l'immortalité, non-seulement de son âme, mais même de sa chair. Il ne niait point la félicité de l'âme séparée du corps, mais la félicité qu'il envisageait surtout était celle de l'homme tout entier. Ces intelligences, que leur éducation première, juive ou païenne, n'avait pas autrement préparées aux abstractions, se fussent difficilement accommodées (et qui s'en accommoderait?) d'une immortalité toute philosophique et toute spirituelle, insaisissable à leur imagination; il fallait que leurs espérances pussent avoir un corps, que le bonheur attendu fut comme eux de de chair et d'os. Aussi est-ce sous la forme et avec la notion de la résurrection des corps que la prédication chrétienne, et, avant elle, la prédication pharisaïque, avaient annoncé la vie future. Par suite, ce dogme de la résurrection qui précisait et incarnait pour ainsi dire les idées d'immortalité, vagues et inconsistantes jusque-là, était-il tenu pour capital dans le christianisme. Sur nul point, les objections désespérées des païens ne furent plus fréquentes. Sur nul point les réponses de l'Église ne furent plus multipliées. « Quelle puissance, disaient les païens en se raillant, rassemblera ces parcelles dispersées à tous les vents du monde, brûlées, dissoutes, corrompues, consommées, anéanties? Vous avez

<sup>1</sup> II *Tim*, 1, 12.

beau épargner à vos morts la flamme du bûcher, les confier à la terre, les entourer d'aromates : le ver du sépulchre en aura bientôt raison et mêlera cette poussière sans nom à la poussière du monde. » — « Dieu, répondaient les chrétiens, saura bien les démêler, et, si nous épargnons le bûcher à nos frères, c'est par respect, non par nécessité; c'est pour conserver autant qu'il est en nous ce que Dieu doit retrouver un jour; ce n'est pas crainte qu'il ne sache pas, en quelque lieu et sous quelque forme que ce soit, le retrouver; le miracle que Dieu fera lorsqu'il rétablira en forme de corps humain la poussière dispersée du sépulchre, est-il donc plus difficile et plus grand que le miracle qu'il a opéré lorsqu'il a formé ce corps pour la première fois et d'un germe invisible fait un homme tout entier? » Chacun le sentait : c'était là le dogme qui faisait les martyrs. Les philosophes idolâtres, en combattant chez le chrétien la foi à l'immortalité de la chair, prétendaient lui ôter le courage du martyre. Les apologistes chrétiens, en maintenant cette foi, savaient qu'ils fortifiaient son courage; ils tenaient à enseigner à ce mourant l'immortalité et la gloire future de cette même chair qu'il livrait au bourreau<sup>1</sup>.

Ensuite, cette double immortalité du corps et de l'âme, pour un grand nombre de chrétiens, n'était pas seulement assurée, elle était prochaine. Par une disposition mystérieuse de la Providence, la venue de l'antechrist, la chute

<sup>1</sup> Sur la doctrine de la résurrection des corps, voy. Clément, I *Cor.*, 24, 26; Tertull., *Apol.*, 48 et tout le livre de *Resurrectione carnis; de Anima*, 17; de *Testimonio animæ*, 4; Justin, *Apol.*, 1, 8; Athénagore, de *Resurrectione mortuorum*, et en particulier le chap. xxv, de *Legat.*, 56; livre (douteux) de saint Justin, de *Resurrectione*; voy. en partie le chap. viii; Minutius Felix, 11, 54; Irénée, V, 1 et s.; Tatien, *ad Græc.*, 25; Théophile, *ad Autolycom.* I, 7, 8, 15, II, 7, 8.

du monde, la résurrection des morts, l'avènement du Fils de Dieu, le jugement dernier avaient été annoncés plusieurs fois et d'une manière précise<sup>1</sup>. Mais la date en était demeurée cachée sous un impénétrable mystère. Les anges ne le savent pas, avait répondu le Christ aux interrogations de ses Apôtres, le Fils ne le sait pas; le Père seul le sait<sup>2</sup>. C'était assez dire que, sur cette date mystérieuse l'homme n'avait ni du Christ, ni des Livres saints, ni de l'Église aucune lumière à attendre. Et la conclusion à tirer de ce redoutable silence, c'est qu'il fallait, toujours et dès le premier instant, veiller, prier, être sobres<sup>3</sup>; c'est que le Seigneur était toujours debout à la porte, et prêt à frapper; c'est que le filet était toujours suspendu et prêt à tomber sur notre tête; c'est que le voleur était toujours prêt à faire irruption dans la maison du père de famille; c'est que le temps était toujours court, le moment toujours proche; c'est que toujours était en marche et toujours approchait cette heure qui devait surprendre l'homme au moment où il y penserait le moins.

Aussi les Apôtres ne font-ils pas difficulté de parler de l'heure où ils vivent comme de la dernière; du second avènement comme prêt à s'accomplir; de la génération présente comme si elle devait être témoin des derniers jours du monde. Mais ils réservent toujours implicitement le mystère si solennellement indiqué dans l'Évangile et contre lequel il n'y a rien à conclure de leurs paroles; il

<sup>1</sup> Prophétie du second avènement. *Matth.*, xxi, 41, 45, xxvi, 64; *Luc.*, xxi, 24.

<sup>2</sup> *Matth.*, xxii, 52; xxiv, 56; *Actes*, i, 7.

<sup>3</sup> *Matth.*, xxiv, 58, 51; xxv, 1, 50; *Marc.*, xiii et s.; I *Thess.*, v, 2, 4; II *Petr.*, iii, 10; *Apoc.*, xvi, 15.

est bien entendu que, sur cette date suprême, ni eux, ni l'Église, ni le genre humain ne peuvent rien savoir, puisque le Verbe incarné lui-même, en tant qu'homme, ne savait rien. Et aussi, quand des impatients qui ont pris leurs paroles trop à la lettre, murmurent de voir se passer les semaines, les mois, les années, et de ne point entendre les pas du Fils de Dieu; lorsque d'autres prétendent le savoir tout près, et annoncent sa venue pour le lendemain; les Apôtres savent bien dire qu'il ne nous « appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père garde en sa puissance<sup>1</sup>, » que « mille ans sont pour lui comme un jour<sup>2</sup>; » qu'en un mot, s'il faut être prêt pour le lendemain, il ne faut pas s'étonner d'attendre des siècles<sup>3</sup>. Ils ajoutent même que ce retard dont on murmure est un bienfait de la clémence divine; que Dieu donne des jours pour sauver des âmes; que Dieu attend afin d'exercer une miséricorde plus large et de gagner plus de pécheurs; qu'il laisse vivre le monde afin que le monde lui donne une plus abondante moisson d'élus<sup>4</sup>.

Deux tendances différentes se partagent donc ces âmes héroïques pour qui la vie présente était remplie par la préoccupation de la vie future. Les uns écoutent peut-être leur cœur plus qu'ils n'écoutent et ne pèsent les paroles des Apôtres. Le dernier jour sera la fin de leurs maux, la

<sup>1</sup> Act., 1, 7.

<sup>2</sup> II Petr., III, 8.

<sup>3</sup> Hebr., 1, 2; x, 25, 37; I Cor., IV, 5; x, 11; XI, 26; I Petr., IV, 7; Phil., III, 10; Jac., V, 8, 9; I Joan., II, 18, 22; I Thess., IV, 15, 17; I Tim., VI, 14. Du reste, beaucoup de ces passages s'appliquent à la chute alors imminente de Jérusalem.

<sup>4</sup> II Petr., III, 8, 9, 10; II Thess., II, 5, 11; I Cor., XV, 12. — « Dès le temps de saint Paul, dit Origène, on renuait ces questions, et on se demandait si la fin du monde était ou non prochaine. » Origène, *C. Cels.*, III, 11.

rétribution de leurs labeurs, le triomphe de leur foi, le châtement de leurs ennemis; ils ne croient pouvoir ni trop le désirer, ni l'envisager comme trop prochain. De plus, sujets de Rome, irrités contre sa domination, Orientaux, Juifs d'origine, ils n'ont pas, même après leur baptême, oublié leur race exilée, leur cité détruite, leur temple profané; et, comme la chute de Rome (saint Jean le leur a dit) doit précéder le second avènement, ils appellent de leurs vœux et la chute de Rome et le second avènement. Ceux-là prient pour que le jour du Seigneur se manifeste; ils l'épient, ils l'entendent venir, ils chantent d'avance sa redoutable splendeur.

D'autres, au contraire, plus timides, si l'on veut, peut-être aussi plus tendres et plus miséricordieux, redoutent le dernier jour comme le terme définitif où la liste des élus sera fermée et où Dieu n'y inscrira plus un seul nom<sup>1</sup>. De plus, ils sont Romains de naissance ou d'affection, et ils ne peuvent souhaiter de voir périr cet empire de Rome, cette grande unité des peuples, ce grand promoteur de la paix universelle, ce grand, bien qu'involontaire, instrument de la rédemption. Ils n'ont point hâte, quels que soient les crimes de cette Babylone, que l'ange laisse tomber la meule qu'il tient suspendue au-dessus d'elle. Et comme, d'accord en cela avec le monde entier, ils voient dans la fin de Rome la fin du genre humain; comme, sans l'empire de Rome, ils ne comprennent ni civilisation, ni société, ils prient pour la durée de Rome et pour la durée du monde. L'Église, dans sa liturgie, incline vers cette

<sup>1</sup> In saeculo libertate remissa et maxima Dei patientia, ejus, quanto judicium tardum, tanto magis justum est. Minut. Fel., 54, et saint Justin, *Apol.*, I, 45; II, 7.